

L'enfant témoin
L'émeute du 15 octobre 1953
et Le massacre du lundi 12 août 1957 à Nédroma

Hammou CHAIB
Éducation Nationale -Tlemcen

Le 15 octobre 1953, j'avais 8 ans. Je suis pris dans un engrenage de violence inouï dans la ville de Nédroma. Les militants du PPA se révoltent contre les forces de police qui les agressent, mais ils ne se laissent pas faire. 4 ans plus tard, le 12 août 1957, je suis témoin d'une abominable tuerie dans les mêmes lieux par des tirailleurs sénégalais.

1. Premier témoignage

L'émeute du 15 octobre 1953 qui ébranla la ville de Nédroma et les douars environnants

Ce matin là, à la demande de ma mère, je me saisis d'une bouteille vide pour aller la remplir d'huile chez mon père qui tenait un petit commerce place du marché. Nous habitons Ben-Qmila, un quartier isolé, relativement éloigné.

Arrivé à la périphérie de la ville, je fus alerté par une immense clameur qui semblait provenir de la place du marché. Plus j'avancais, plus le vacarme augmentait, s'intensifiait, se précisait, stimulant irrésistiblement ma curiosité. Je pressai le pas, impatient de connaître l'origine de ce tumulte insolite qui ne cessait de prendre de l'ampleur.

Parvenu aux abords du marché couvert, je restai pétrifié de stupeur devant l'extraordinaire spectacle qui s'offrit à mes yeux : sur la "rahba", cette vaste place où les fellahs venaient vendre leurs produits,- céréales, légumes secs et divers fruits de saison -, des dizaines, peut-être des centaines d'hommes armés de gros gourdins grenus, hurlaient, gesticulaient, se pressaient, s'agglutinaient dans un sourd bourdonnement pareils à un essaim d'abeilles autour de leur reine.

Légèrement en retrait de la foule, de sa voix de stentor, un homme ne cessait de répéter : « Ô mouslimine, mes frères, hurlait-il, n'ayez pas peur, ce n'est pas à vous que nous en voulons mais aux mécréants qui occupent notre pays, qui ont spolié nos terres et qui nous agressent et nous humilient quotidiennement. N'ayez aucune crainte et achetez notre

journal, vous saurez la vérité ! » rugissait-il. L'homme portait sous le bras un paquet de journaux. La capuche de sa djellaba en était pleine également. Des cris, des insultes, des menaces fusèrent de la foule en délire. Brusquement, une terrible détonation me fit sursauter. Un vent de panique impressionnant souffla alors sur la "rahba". Les gens fuyaient dans tous les sens renversant et piétinant tout sur leur passage, blé, orge, pois-chiches. Tout. Je restai cloué sur le trottoir, fasciné par cette marée humaine à la dérive. Je vis venir à vive allure dans ma direction quatre hommes portant une natte de doum. Je pus apercevoir, horrifié, un homme ensanglanté au fond de ce brancard improvisé. Les quatre hommes dévalèrent la pente vers le mausolée de Sidi Yahia tout proche. Ignorant toute peur, je les suivis. Ils déposèrent leur fardeau près du tombeau du saint. D'autres groupes d'hommes surexcités les rejoignirent. Bientôt, ils sont plus d'une centaine. Une fureur bestiale se lisait sur leur visage en sueur. Palabres, conciliabules, cris, appels, puis la foule électrisée, accompagnée d'un torrent d'insultes et de menaces, se dirigea vers la mairie gardée par des policiers, des gendarmes, des douaniers et même des gardes forestiers en armes. Le boulevard était noir de monde.



Figure 1

- « Nous allons leur montrer qui nous sommes ! » criaient les uns. « Il ne va pas se terminer comme ça, ce jour ! » hurlaient d'autres. Les manifestants arrivèrent en face des locaux de la commune mixte gardée par des policiers, des gendarmes des douaniers et même des gardes forestiers en armes. Au bout d'un moment, j'entendis glapir une voix : « voilà el-hakem, voilà el-hakem ! » (l'administrateur de la commune mixte). « Hakem ou pas, nous allons leur montrer qui nous sommes ! » répliqua une autre voix exacerbée. Un grondement sourd agita cette masse humaine au comble de l'excitation. Des cris, des insultes fusèrent

de partout. Puis une énorme bousculade, un violent mouvement pareil une vague entraîna la foule déchainée vers la mairie. J'entendis les craquements des gourdins en action. Des cris de douleur effroyables s'élevèrent des premiers rangs de cette cohue exaltée. « Je l'ai eu, leur hakem, je l'ai eu ! » hurla une voix. « Où est-il, où est-il ? » s'exclama hargneusement une autre. « Ils l'ont caché à l'intérieur ! » assura quelqu'un.

Soudain, des détonations assourdissantes me transpercèrent les tympans. La foule désenparée se dispersa dans un désordre indescriptible. Les gens couraient dans tous les sens, dans une totale confusion. Ma bouteille vide toujours à la main, je courus à perdre haleine vers la boutique de mon père. Fermée ! je repars, déconcerté. Au moment où je passai devant le café de monsieur Ouernidi, je sentis une solide main m'agripper pour me jeter littéralement à l'intérieur d'une boutique. C'était monsieur Ziani, un commerçant. Il ferma vivement la porte en me grondant, me reprochant mon inconscience. D'autres hommes étaient là, silencieux dans l'obscurité. Après un long moment, une fois le calme revenu dehors, M. Ziani ouvrit prudemment la porte et, ayant constaté la voie libre, il nous conseilla de rentrer chez nous en vitesse. Dehors, pas âme qui vive. Je traversai en courant la rue du Moghreb jonchée de céréales, de légumes secs, de fruits pour rejoindre notre maison où m'attendait ma mère morte d'inquiétude. Elle me serra dans ses bras ne cessant de répéter : « je ne pensais plus te revoir vivant, mon fils, je ne pensais plus te revoir vivant. Et ton père tu l'as vu ? » s'inquiéta-t-elle. « Non maman, il y avait beaucoup de monde et son magasin était fermé, répondis-je ». Quelques instants plus tard, apparut enfin mon père qui s'était lui aussi enfermé avec des clients dans sa boutique pour éviter d'être arrêté. Nous étions encore dans la cour lorsque soudain un vrombissement infernal venu des cieux déchira le silence du soir. C'était la première fois qu'on voyait un monstre de fer dans le ciel de notre ville. Nous étions terrorisés. Les murs tremblaient à chaque passage du monstre volant. Mon père nous poussa dans la chambre et ferma la porte. Nous demeurâmes ainsi dans l'obscurité pendant toute la durée des rugissements terrifiants de l'oiseau de fer qui ne cessèrent qu'à la tombée de la nuit.



Figure 2

Voilà ce qu'a vu, entendu et vécu l'enfant de huit ans que j'étais, ce jour-là.

Et, voici la version qu'en donne l'organe de l'administration coloniale, le Bulletin Politique Mensuel de la préfecture d'Oran, sous le titre : "Une violente échauffourée s'est produite le 15 octobre à Nédroma, causée par des militants du P.P.A. "

Le 15 octobre, sur le marché de Nédroma, des musulmans, originaires pour la plupart du douar Souahlia, chargés d'assurer la protection des diffuseurs de « l'Algérie Libre », s'opposèrent à un agent de police qui venait d'appréhender un vendeur du N° 81 de ce journal, interdit par arrêté préfectoral. Sous la pression de quelques 300 opposants, le service d'ordre dut se replier.

Un Conseiller Général communiste, M. Pelozuelo, après avoir fait une enquête sur place à la suite de ces incidents, intervient en ces termes à la séance du 21 octobre du Conseil Général.

Jeudi 15 Octobre à 9 h 30, de jeunes musulmans distribuaient des tracts et diffusaient un numéro de "L'Algérie Libre". Ces tracts et ces numéros étaient dans le cadre de la légalité. Trois jeunes musulmans furent interpellés par un gendarme qui demanda à l'un d'eux de cesser cette distribution et le gifla. Il y eut un attroupement, le gendarme perdit son sang-froid et tira un coup de feu dans la foule : un paysan, père de six enfants, âgé de 45 ans, fut mortellement blessé. "L'Administrateur, M. Lesept accourut à la rescousse, fut atteint à la tête d'un violent coup de matraque, un douanier et un brigadier de police furent gravement blessés à coups de matraque et de couteaux. Deux autres policiers et un forestier furent plus légèrement atteints. Un des manifestants, blessé par balle, décéda le lendemain à son domicile. Tous les douars furent encerclés ; un avion qui, de temps à autre, piquait vers le sol et volait en rase motte, semait la panique parmi les femmes et les enfants encerclés.

Il faut ajouter que cinquante deux citoyens exactement furent arrêtés et condamnés à des peines de prison plus ou moins longues. Parmi les condamnés, seul Dahmani Mohammed, un jeune de dix neuf ans de la tribu de béni Ménir, demeurant au douar Khoriba, écopa d'une lourde peine. Il fut condamné à vingt ans de réclusion pour avoir asséné un violent coup de bâton sur la tête d'un policier qui s'appêtait à tirer sur la foule avec son pistolet, lui causant un profond traumatisme crânien. Le jeune Dahmani fut atrocement torturé par les policiers de Nédroma avant d'être déféré devant le tribunal siégeant à Tlemcen qui le condamna à 20 ans de réclusion. Mais en 1957, il réussit à s'évader de la prison de Berouiagua où il était incarcéré et rejoignit directement le maquis. Il tomba au champ d'honneur, les armes à la main en 1961 lors d'un accrochage à djebel Asfour dans la région de Maghnia.

1. Deuxième témoignage

Le massacre du lundi 12 août 1957 qui endeuilla Nédroma et sa région

Quatre ans plus tard, le lundi 12 août 1957 exactement, j'ai vécu pratiquement dans les mêmes endroits un deuxième événement plus dramatique encore que celui de 1953.

Il était dix heures ce jour là, lorsque M. Sayagh qui nous dispensait des cours de soutien nous libéra mes camarades et moi. Dès que madame Norman la concierge de l'école eut claqué la porte derrière nous, nous fûmes subjugués par le silence inquiétant qui régnait dans les rues bizarrement désertes. Pas âme qui vive. Une lourde atmosphère semblait écraser la ville silencieuse. Pourtant c'était lundi, jour de petit marché à Nédroma. En remontant la rue de la pépinière, rien, aucun signe de vie. Nous arrivâmes bientôt à la barrière de barbelés qui barrait la rue menant au siège du commandement militaire appelé « Dar el-Assekri » (la maison de soldat) juste en face du marché couvert. Et là, miracle ! Enfin ! Quelqu'un : Une sentinelle qui gardait la barrière, sa mitraillette sur le ventre. En nous voyant approcher, le soldat vint vivement à notre rencontre pour nous ordonner d'une voix agressive, en pointant son arme vers nous, de rebrousser chemin immédiatement. Nous lui fîmes savoir, en lui montrant nos livres et cahiers, que nous venions de l'école et qu'elle était fermée maintenant. Après un moment d'hésitation il finit, en bougonnant, par déplacer la barrière pour nous ouvrir le passage.

Arrivés au niveau du bâtiment "Khiat", tout près de la poste, stupeur ! Une sensation d'effroi envahit brusquement nos cœurs devant le

spectacle hallucinant qui s'offrit à nos yeux. Le boulevard du centre ville et la place du marché étaient noirs de monde. Des hommes, des femmes, certaines avec leurs rejetons, des jeunes, des vieux étaient là, rassemblés, debout en face de la mairie dans un silence abyssal.

Mais pourquoi la présence de tant de monde en ce lieu ? Y avait-il une fête, un meeting ou quelque manifestation de ce genre ? Peut-être une nouvelle cérémonie de remise de médailles. Les autorités militaires ne manquaient pas de rassembler la population pour la contraindre à assister aux cérémonies de décoration de leurs soldats. Pendant un court instant, nous fûmes d'abord rassurés de voir autant de monde. Assurance de courte durée malheureusement, quand nous découvrîmes le cœur en émoi, que des agents de police et des gendarmes arme au poing, l'air menaçant, tenaient les gens en respect au bout de leur mitraillette. Deux policiers s'approchèrent rapidement de nous et, sans aucun ménagement, sans égard pour notre âge, nous ordonnèrent de nous mettre avec les autres en nous poussant avec le bout de canon de leur arme ... malgré les livres et les cahiers que nous portions sous nos bras.

Le nombre de femmes arrêtées était assez important, une vingtaine au moins. La plupart venaient des douars environnants. Cela se voyait à leur tenue vestimentaire. Elles ne portaient pas de haïk mais une simple et longue « fouta » nouée autour du cou. Les jeunes hommes des douars, évitaient de se rendre en ville de peur d'être arrêtés. C'était pour cette raison que les femmes qui couraient moins de risques, étaient, obligées de se rendre en ville à la place de leur mari ou parents pour acheter les provisions nécessaires à leur ménage, malgré leur ignorance. Très peu d'entre elles savaient, en effet, reconnaître la valeur d'une pièce de monnaie, s'en remettant ainsi à la probité des commerçants lorsqu'elles allaient faire leur marché.

Nous nous trouvions, juste en face de la porte des locaux de la mairie d'où l'on pouvait voir émerger de temps à autre le lieutenant Boyer, officier de la S.A.S. À chacune de ses sorties, il promenait un long et indéfinissable regard sur cette marée humaine puis disparaissait dans le couloir de la mairie, l'air grave et troublé. Après un assez long moment, il réapparut flanqué de quelques policiers en civil avec lesquels il échangea quelques brefs propos, puis l'un des policiers se dirigea vers trois anciens combattants, dont deux étaient mutilés au niveau des membres inférieurs. Il les invita à rentrer chez eux. Cette libération ne laissait rien présager de bon. J'étais certain que le fait de relâcher les anciens combattants et pas

le reste de la population, indiquait clairement que quelque chose de grave se préparait.

Je cherchais en vain à découvrir dans cette multitude hétéroclite d'hommes et de femmes, un visage familier pour me rassurer, apaiser ma peur grandissante.

Nous entreprîmes lentement, mes camarades et moi, de nous éloigner de la mairie en nous faufilant au milieu de la foule, à la faveur de notre petite taille, pour essayer de rejoindre discrètement le quartier "Guenaua" dans l'espoir de nous échapper de ce lieu inquiétant où il faisait de plus en plus chaud, de plus en plus lourd.

Brusquement, on entendit comme une grande clameur, un tumulte qui se transforma peu à peu en vociférations de plus en plus distinctes qui provenaient du côté du quartier occupé par les tirailleurs sénégalais situé dans un ancien foundouk réquisitionné et aménagé en cantonnement militaire sur la place "Ichou Aïssa" qui se trouve juste en bordure du boulevard où nous étions parqués.

Toutes les têtes se tournèrent vers le lieu d'où provenaient ces sourds et inquiétants braillements qui s'amplifiaient au fur et à mesure. Un frémissement affolant, terriblement angoissant, traversa les rangs des citoyens intrigués. C'est alors que nous vîmes, marchant à reculons, un adjudant noir en short kaki, poussé par une horde de soldats hurlant et gesticulant. L'officier faisait de grands gestes fébriles et désordonnés essayant de retenir les militaires armés tous de fusils mitrailleurs "Thompson". Tous les habitants de la ville connaissaient cet adjudant car il faisait très fréquemment la prière à la grande mosquée, particulièrement le vendredi. C'était les tirailleurs sénégalais, au comble de l'excitation, qui poussaient ces cris terrifiants, bousculant devant eux leur adjudant tout en faisant entendre les cliquetis de leurs armes dans un concert affolant. Nous ne comprenions absolument rien à leurs hurlements agressifs, à leurs cris de bêtes fauves, d'autant plus qu'ils s'exprimaient dans leur incompréhensible dialecte. Beaucoup d'entre eux avaient les joues parcourues de larges et horribles cicatrices qui m'inspiraient un sentiment de terreur. On aurait dit les marques de brûlures au fer rouge. L'adjudant, homme de petite taille, trapu et très costaud pourtant, était incapable de contenir ces soldats surexcités dont les vociférations me glaçaient le sang. L'adjudant, connu sous le nom de Moulay, continuait en vain d'essayer de les retenir. Je l'entendais crier : « Non! Non! Arrêtez ne faites pas ça, arrêtez! C'est un ordre »! hurlait-il. Rien n'y fit.

Semblables à des forcenés, dans un effroyable cliquetis d'armes, les tirailleurs, tels des démons surgis des profondes entrailles de la terre, prirent position sur le parapet qui surplombe la place du marché en hurlant. Ils commencèrent par faire dégager à coups de crosses et de pieds ceux et celles parmi la population qui se trouvaient adossés au parapet pour s'installer à leur place, dans un mouvement de violence inimaginable. On ne savait plus ce que l'on devait faire. Les visages étaient décomposés par la terreur. Les belliqueux tirailleurs prirent position et commencèrent leur sinistre entreprise. Leurs mitraillettes crachèrent le feu. Je n'entendis que l'assourdissante première détonation. Je voyais les gens se jeter à plat ventre et je fis comme eux, épouvanté. Les tirs étaient concentrés sur la population civile en bas, sur la place du marché. L'un des tirailleurs sénégalais criait d'une voix démoniaque : « Ce sont ceux d'en bas qui ont tiré sur notre frère, il faut tous les tuer, il faut les exterminer ».

A plat ventre juste au bord de l'escalier qui mène au marché en bas je vis, épouvanté, le visage ensanglanté d'un homme debout près du pilier de l'épicerie de M. Bendraou. Il chancela, s'affaissa lentement, voulut se relever en s'agrippant au pilier, en vain. Je le vis s'écrouler de nouveau laissant plaquée sur le pilier, l'empreinte de sa main maculée de sang. Cette marque macabre resta gravée pendant des années sur ce pilier témoin de son douloureux martyre.

Les armes crépitaient sinistrement de toutes parts. Je voyais les gens s'écrouler. J'étais totalement assourdi mais les dizaines de douilles fumantes qui rebondissaient devant ma tête dans une âcre odeur de poudre, me prouvaient que la tuerie se poursuivait. Place du marché, je voyais les gens courir comme des fous. Certains se jetaient sous des camions, d'autres essayaient de se cacher derrière les arbres pour échapper aux balles meurtrières, d'autres infortunés s'écroulaient sur le sol, fauchés par les rafales des mitraillettes. J'essayai de m'éloigner rapidement de cet enfer. En rampant, je m'extirpai de cet endroit pour aller me blottir au pied d'un platane juste derrière les tirailleurs en furie qui ne cessaient de crier et de proférer des jurons, poursuivant leur infâme massacre.

Pendant un moment, je crûs que les gens qui se trouvaient sur le boulevard allaient échapper à ce massacre. Mais brusquement, du cantonnement mitoyen des locaux de la mairie, surgit un autre groupe d'une quinzaine de tirailleurs en furie. Ils s'adossèrent alors au mur, juste en face de nous, à cinq ou six mètres et s'appliquèrent avec une férocité

bestiale, à vider les chargeurs de leur mitraillette "Thompson" sur la marée humaine au comble de la terreur. Le carnage. Instinctivement, les gens se jetèrent à plat ventre, d'autres s'élancèrent, affolés, dans une course éperdue dans l'espoir d'échapper aux balles assassines qui transperçaient les entrailles des malheureux captifs. D'un bond, je contournai le platane pour échapper aux tirs. Je voyais près de moi des corps perforés par les balles s'effondrer sur le bitume brûlant du boulevard et sur le trottoir inondés de sang. Les râlements sourds des mourants me glaçaient le cœur. Je vis s'effondrer notre camarade Fouad Kaïd (que Dieu l'accueille dans son vaste paradis). Il s'écroula sur ses livres et cahiers d'écolier, juste au milieu de la placette dallée où je me trouvais quelques instants auparavant. Il avait onze ans. Tout près de lui, âgé d'à peine dix ans, le petit Bénali Bachir qui tentait de rejoindre son père qui se trouvait au bas des escaliers menant au marché, fut abattu lui aussi. Il s'effondra non loin de Kaïd. Une dame, son rejeton attaché sur le dos, reçut une décharge de plomb qui la fit vaciller. Je la vis tituber, cherchant un point d'appui pour éviter de tomber. Elle voulait certainement protéger son enfant terrorisé qui ne cessait de hurler. Elle essaya de faire quelques pas mais s'enfargea dans sa longue robe et finit par s'écrouler brutalement sur les genoux avant de s'étendre de tout son long sur le ventre dans une marre de sang. L'enfant criait toujours mais sa maman n'entendait plus ses cris déchirants.

Terrifié, je me relevai vivement pour me diriger du côté de la mairie. C'est alors que j'aperçus M. Amani professeur de physique-chimie qui, lui aussi, dispensait des cours de soutien. Il fonçait à toute allure poussant une dizaine de ses élèves devant lui en direction de l'abattoir municipal sur la route de Nemours (Ghazaouet) d'où, je l'appris plus tard, il put rejoindre le cimetière musulman tout proche où il réussit à se mettre à l'abri avec ses élèves à l'intérieur du mausolée de Sidi Ahmed Bejaï. Derrar, une des élèves, fut cependant légèrement blessée. Une balle lui avait transpercé la main.

Mes camarades avaient disparu, il n'y avait plus aucun d'eux à mes côtés. Je me sentis désespérément seul, ce qui augmenta terriblement ma terreur. Le temps et l'espace n'existèrent plus dans mon esprit, il n'y eut plus de bruit, plus de lumière, plus d'obscurité. Je ne savais plus où j'étais, ni ce que je faisais en ces instants et en ces lieux. Rien. Le néant ! Un néant d'une insondable horreur. La seule alternative, la fuite. Courir. Oui, mais courir où, fuir où ?

Après un moment d'hébétéude, je retrouvai mes esprits et une pointe de mon courage. Les canons des mitraillettes fumaient toujours. Je levai prudemment la tête. Je vis quelques personnes s'engouffrer dans les locaux de la mairie à toute vitesse. Sans trop réfléchir, je résolus d'aller de ce côté. Dans ma progression éperdue vers le salut, à quatre pattes, je butai sur le corps sanglant d'un ami de mon père, Sidi Ahmed Ammour, gérant d'un bain maure et "Moqadem" érudit de la zaouïa de Sidi Ahmed el-Hebri. Son corps gisait sur le sol brûlant juste au pied du parapet. Je remarquai avec horreur que sa gandoura était maculée de sang. Tout près de lui, des hommes, effondrés sur les genoux ou étendus sur le sol se tordaient de douleur en gémissant, en geignant. En continuant de progresser à quatre pattes vers la mairie, j'aperçus Ouamen Hadhoum la femme de Amimeur Mohammed, marchand de légumes avec son enfant emmailloté sur le dos. Je la vis courir pliée en deux. Au moment où elle se redressa pour enjambrer le corps d'un homme allongé, je la vis chanceler, tituber avant de s'effondrer. J'étais horrifié par ce spectacle insoutenable que ne pouvaient quitter mes yeux. Je la voyais tendre désespérément les bras vers l'arrière pour tenter d'amortir sa chute et éviter ainsi d'écraser son fils, en vain. Elle s'abattit lourdement sur le dos, dans un râle horrifiant, écrasant le pauvre gosse de tout le poids de son corps flasque que la mort venait certainement d'envahir dans toute sa laideur. Une horrible tâche rouge inonda son haïk blanc, et se répandit sur le sol.

Les tirailleurs massacraient tout ce qui bougeait. Lanabi Mokhtar, un fellah du douar Khoriba venu vendre les produits de sa terre, était désarmé. Il ne savait plus s'il devait monter les escaliers vers le boulevard où se tenaient les tirailleurs, ou fuir vers le marché couvert. Sa djellaba gênait ses mouvements indécis, désordonnés. Il grimpa quelques marches puis se ravisa et tenta de revenir sur ses pas. Mais il fut gêné par des hommes terrorisés, totalement déboussolés qui tentaient eux, de remonter l'escalier à quatre pattes dans une bousculade effrénée. Mokhtar réussit, au prix d'un violent effort, à s'extirper de cette marée humaine au comble de l'affolement, et se retrouva sur l'avant dernière marche. C'est à ce moment que je le vis se raidir dans un soubresaut convulsif avant de s'affaler lourdement sur les marches de l'escalier. Il tenta de se relever mais la vie avait déjà abandonné son corps criblé de balles. Il roula jusqu'au bas de l'escalier dans une trainée de sang.

Je continuais ma progression, à plat ventre entre les corps étendus au milieu des flaques de sang qui me pétrifiaient et me glaçaient le cœur. Arrivé en face de la porte de la mairie qui se trouvait sur le trottoir

opposé, je levai la tête avec circonspection au milieu des corps enchevêtrés qui gisaient sur le sol, attendant le moment propice pour traverser le boulevard où d'autres corps ensanglantés me barraient le chemin. Mes yeux étaient aveuglés par un rideau de larmes mêlés de sueur qui perlaient à mon front brûlant et m'inondaient le visage. Les battements saccadés de mon cœur torturaient mes tempes endolories. Il n'y avait presque plus personne debout à part les tueurs, les immondes assassins. J'étais terrifié. Tout mon être était crispé et tendu à l'extrême. Au moment où je m'apprêtais à bondir pour gagner la porte de l'édifice, mon attention fut attirée par une scène qui allait rester gravée dans ma mémoire à jamais. Une scène qui allait hanter mes nuits pendant des années. En plein milieu du boulevard, à trois mètres à peine de la place où je m'étais aplati, une vieille femme à genoux, se prosternait face à la "qibla" (direction de la Mecque) invoquant Dieu de toutes les maigres forces qui lui restaient : "Allahou akbar, Allahou akbar". (Dieu est le plus grand), geignait-elle d'une voix plaintive, mais bien audible. Je la vis faire deux ou trois prosternations dans une flaque de sang qui dégoulinait de son front. Les larmes me brulaient les yeux.

Je ne sais plus comment d'un bond, je me suis retrouvé près de la porte de la mairie pour crier de toutes mes forces "ouvrez-moi, ouvrez-moi, ils vont me tuer". La porte s'ouvrit, une main me tira vivement à l'intérieur. J'étais sauvé. C'était le "chaouch" (gardien), un indigène comme on nous appelait, qui, reconnaissant certainement ma voix d'enfant, s'était empressé d'ouvrir la porte pour me soustraire à l'enfer du boulevard où les rafales des mitraillettes continuaient à faucher la vie des innocents. Une fois dans le couloir de la mairie, un fonctionnaire me conduisit au premier étage où se trouvaient trois de mes camarades, une trentaine de personnes hommes et femmes en plus des fonctionnaires de la mairie. Je fus surpris de constater que j'avais toujours mon ardoise et mon cahier d'exercices que ma main serrait inconsciemment encore. Je les avais totalement oubliés. Au bout d'un moment, le bruit infernal des armes s'estompa. On ne tirait plus. Alors les cris et les gémissements des dizaines de blessés commencèrent à se faire entendre. Je m'approchai d'une fenêtre pour tenter à travers les fentes des persiennes de voir ce qui se passait dehors. Un agent de service intervint rapidement pour m'éloigner de la fenêtre : « Viens par là, mon fils ! m'apostropha-t-il, ces fous peuvent toujours tirer une rafale sur la fenêtre ».

Ce n'est que vers seize heures que le calme revint. Calme précaire. On entendait encore de temps à autre le crépitemment lugubre d'une mitraillette. Nous entendîmes le bruit des sirènes des ambulances qui

venaient certainement chercher les cadavres et les hommes blessés gisant sur le boulevard. Après un long moment, un fonctionnaire de la mairie vint alors nous chercher et après nous avoir demandé notre nom, qu'il inscrivit fébrilement sur une feuille de papier, il ouvrit prudemment la porte et nous ordonna de rentrer au plus vite chez nous, -"sans regarder derrière vous", insista-t-il. Il prit la précaution de ne pas nous libérer ensemble mais par petits groupes de deux ou trois. Il nous indiqua les itinéraires à éviter, car nous avoua-t-il, les sénégalais étaient devenus fous furieux et incontrôlables suite à l'attentat dont a été victime l'un des leurs frères dans la matinée. C'était donc ça, la cause de cette tuerie, des représailles! Une vengeance sur des civils désarmés. En effet, je le sus plus tard dans le détail, un "fidaï" vers neuf heures, avait tiré à bout portant sur un tirailleur sénégalais qui fut mortellement atteint, juste à l'entrée du café Ouernidi en face du marché couvert.

Dehors, régnait un silence impressionnant. Le boulevard était désert. Nous habitions au centre ville, place des victoires près de la petite mosquée Erroue'ya. Je pris le chemin de la maison le cœur battant, évitant prudemment les innombrables falques de sang qui m'horrifiaient. Il y'en avait partout sur le trottoir et sur le boulevard. Comme quatre ans auparavant, je trouvais ma mère morte d'inquiétude. Elle me serra longuement contre elle en pleurant. « Je pensais que je ne te reverrais plus », ne cessait-elle de répéter en sanglotant. Dehors régnait une lourde atmosphère. Mais, soudain, un hurlement inhumain déchira le silence. Nous accourûmes précipitamment ma mère et moi vers la fenêtre de la chambre qui donnait sur la rue pour voir ce qui se passait. Des fentes des persiennes que nous ne pouvions évidemment pas ouvrir, nous pûmes assister à un spectacle d'une violence inouïe. Une vieille dame, Fatna Arif, une voisine que nous connaissions bien, était violemment agressée par un tirailleur. Pendant qu'elle montait la ruelle « derb essouk » (l'actuelle rue des Almohades), le sinistre tirailleur la suivait pas à pas son lourd ceinturon à la main. Pendant tout le trajet qui la conduisait chez son fils qui habitait dans cette rue, elle endura les coups de boucle du ceinturon qui s'abattaient sur son vieux corps endolori, avec une sauvagerie inouïe. La boucle en fer du ceinturon s'abattait tantôt sur sa tête, tantôt sur son dos, tantôt sur ses maigres épaules. A chaque coup, la pauvre dame invoquait Allah : « Allah !...ya Allah ! Allah !...ya Allah ! ya Rabbi » Implorait-elle, meurtrie dans sa chair. Elle titubait parfois, tombait sur ses genoux mais se relevait courageusement pour continuer sa route sous le déluge des coups de ceinture du sadique criminel. Ma mère sanglotait et moi aussi.

Cette tuerie barbare fut perpétrée pour venger la mort d'un tirailleur tué par un fidaï ce jour là vers 9h tout près du marché couvert. Les statistiques officielles font état d'une cinquantaine de tués pour cette journée et de plus de 80 blessés qui furent évacués pour la plupart vers les hôpitaux de Tlemcen et d'Oran. Mais beaucoup de citoyens contestent ce bilan qui serait beaucoup plus lourd en réalité selon eux et ils avancent le chiffre d'une centaine de morts au moins et plus de 150 blessés. Le commissaire de police envoya chercher en pleine nuit l'imam de la grande mosquée cheikh El-Hebri Mehyaoui et le muezzin M. Tienti pour officier à la prière de morts. Les deux hommes ne purent connaître le nombre de cadavres placés sciemment au fond obscur de l'esplanade du cimetière réservée à la prière. Ils furent escortés chez eux par les policiers aussitôt la prière achevée.